CRITIQUE, concert. Festival de MENTON, le 31 juillet 2025. Récital RAVEL, Bertrand Chamayou, piano. Miroirs : Noctuelles, Oiseaux tristes, Une barque sur l'océan, Alborada del gracioso, La vallée des cloches / Gaspard de la nuit, n°1 « Ondine », n°2 « Le gibet », n°3 « Scarbo », …

Grande soirée sous la voûte étoilée et dans la proximité de l'onde marine, de surcroît sous l'aile protectrice de Saint Michel Archange… Le festival de MENTON ne sacrifie aucun de ses fondamentaux lorsqu'il s'agit de distiller sa magie propre : sur le parvis illuminé de la Basilique Saint-Michel, la soirée renoue avec les grands récitals pianistiques

qui ont fondé la légende mentonaise… Ce 76ème festival prodigue ainsi ses meilleurs effets, dans la féerie d'un soir d'été, illuminé par le chant magicien du grand conteur et paysagiste qu'est Ravel à travers visions et sensations de son meilleur ambassadeur actuel : Bertrand Chamayou.



Le Parvis de la Basilique Saint-Michel Archange à Menton © Loïc Lafontaine / Ville de Menton

On [illegible] les affinités de Bertrand Chamayou avec l'auteur du Boléro. On avait déjà pu mesurer ses profondes racines, inscrites dans le terroir ravélien depuis un précédent concert en Suisse [Gstaad Menuhin Festival & Academy 2022]. L'interprète en phase totale avec le compositeur réussit à Menton un parcours poétique exceptionnel dont l'approche est d'autant plus convaincante qu'elle concilie cohérence et engagement très personnel. Le pianiste excelle entre transparence et souci du timbre. Le jeu chante, suggère, enchante comme le ferait un peintre sur sa toile. Le récital à Gstaad nous avait frappé par la qualité du geste, son imaginaire, son esthétique. Une éloquence exceptionnelle en

particulier dans les 5 tableaux de *Miroirs* [déjà].

S’y déployaient un sens envoûtant des espaces, des brûmes scintillantes… une science produisant une fragmentation de la structure sonore, une dilution structurelle confinant à l’abstraction ; le pianiste travaillant la matière du son, en larges touches diffuses, aux longues traînées résonantes et évanescentes, sur lesquelles son art savait dessiner de courts motifs emperlés qui soulignaient dans le temps l’acuité de chaque sujet annoncé. Des lointains suggestifs, des dentelles fugaces plus précises construisent une série de fresques à la fois spectaculaires et vertigineuses, qui toutes, en liaison avec la sensibilité spécifique de Ravel l’enchanteur, pénètrent au plus profond du mystère et de l’intime.

Bertrand Chamayou au Festival de Menton 2025

HYPNOSE RAVÉLIENNE



Bertrand Chamayou au festival de Menton 2025 © Loïc Lafontaine / Ville de Menton

Trois années plus tard l'hypnose se réalise à nouveau dans **un programme qui célèbre opportunément l'écriture de Ravel pour ses 150 ans**. Comme le pianiste l'explique lui même dans une courte adresse au public, il est peu pertinent de jouer les pièces dans l'ordre chronologique car Ravel dès ses premières partitions [comme la *Sérénade grotesque*], maîtrisait déjà toutes les facettes de son langage. Il n'y a pas à proprement parlé d'évolution du langage ; plutôt des sujets différents, dans des formats variés, qui se précisent selon son goût, selon la période de la vie.

Le pianiste révèle une grande justesse esthétique, dans un enchaînement musical qui soigne les concordances harmoniques, les parentés, les filiations atmosphériques.

La première partie soigne surtout l'onirisme suggestif et l'ampleur des évocations spatiales à travers les 5 pièces de

Miroirs, cycle impressionniste par excellence où la vibration vaporeuse comme un poudroiement sonore, édifie pourtant des paysages vastes et vertigineux dont le jeu profond, précis, scintillant de Bertrand Chamayou souligne l'intense activité dramatique.
Cette narration troque ensuite son prodigieux voile lyrique pour un dramatisme fantastique voire terrifiant, plus vif, nerveux, percutant dans le tryptique ***Gaspard de la Nuit*** : Ondine, le Gibet, enfin le sortilège terrifiant de Scarbo.
La fabuleuse ***Ondine*** est riche et trouble, fascinante créature, entre volupté et envoûtement, Ravel réalisant une fusion irrésistible entre réalité et rêve, évoquant le corps agissant de la sirène, et sa trace immatérielle dans l'onde mouvante. La technique de Chamayou est fabuleuse ; elle s'efface en produisant une indiscutable parure poétique ; elle évoque fluide et naturelle, la matière même et le caractère de chaque poème. Dans Ondine, ce flux mouvant continu, cette mobilité permanente, cette métamorphose continu des rythmes, airs et accents si emblématique de l'imaginaire ravélien. Dans ***le Gibet***, l'hypnose énoncée comme une transe inquiète et énigmatique, enlacée, interrogative, autour du si bémol, glas de plus en plus terrifiant, sourd, oppressant et définitif, répété… 146 fois.

La seconde partie est plus contrastée enchaînant plusieurs pièces aussi courtes que caractérisées. ***Les Valses nobles et sentimentales*** dansent et se cabrent avec panache, et un orgueil tout hispanisant ; on goûte tout autant la facétie d'*À la manière de Chabrier*, la finesse du *Menuet sur le nom de Haydn*.

Et pour conclure, le pianiste aux doigts d'or, achève ce formidable marathon ravélien, en exprimant toute la retenue nostalgique de *Pavane pour une infante défunte*, puis l'évocation néo baroque des 6 séquences du ***Tombeau de Couperin*** dont la délicatesse du *Rigaudon*, entre nonchalance et suprême

raffinement, concentre une passion bien française pour le timbre et la danse. Bertrand Chamayou y ajoute cette part ineffable du sentiment, comme si chaque note était invocation secrète, immersion au plus profond de l’essence et du songe. Magistral.

CRITIQUE, concert. Festival de MENTON, le 31 juillet 2025. Récital RAVEL, Bertrand Chamayou, piano. Photos © Loïc Lafontaine / Ville de Menton

©
classiquenews 2025



Partie 1

Prélude – Miroirs : Noctuelles, Oiseaux tristes, Une barque sur l’océan, Alborada del gracioso, La vallée des cloches – Menuet – Sonatine : Modéré, Mouvement de menuet, Animé – À la manière de Borodine – Gaspard de la nuit, n°1 « Ondine », n°2 « Le gibet », n°3 « Scarbo »

Partie 2

Valses nobles et sentimentales – À la manière de Chabrier – Menuet sur le nom de Haydn – Sérénade grotesque – Jeux d’eau – Menuet antique – Pavane pour une infante défunte – Tombeau de Couperin : Prélude, Fugue, Forlane, Rigaudon, Menuet, Toccata

LIRE aussi notre critique du concert CHOPIN / 3 candidats au Concours Chopin de Varsovie 2025, mercredi 30 juillet 2025 / Palais de l'Europe, Festival de Menton 2025 : https://www.classiquenews.com/critique-festival-de-menton-le-30-juillet-2025-candidats-du-concours-chopin-de-varsovie-2025/

LIRE aussi notre critique du récital de **FAZIL SAY** au **festival de MENTON le 31 juill 2024** : https://www.classiquenews.com/critique-festival-75eme-festival-de-menton-le-31-juillet-2024-recital-fazil-say-piano-debussy-ravel-mozart-say/

LIRE aussi la critique de ce même programme à l'affiche du dernier festival de Pâques Aix en Provence avril 2025 : https://www.classiquenews.com/critique-festival-12eme-festival-de-paques-daix-en-provence-grand-theatre-de-provence-le-12-avril-2025-integrale-des-oeuvres-pour-piano-de-maurice-ravel-bertrand-chamayou-piano/

APPROFONDIR Gaspard de La Nuit
https://www.classiquenews.com/ravel-gaspard-de-la-nuit-triptyque-fantastique/

CRITIQUE, concert. Festival de MENTON, le 30 juillet 2025. Candidats du Concours Chopin de Varsovie 2025 : Kwanwook Lee, Andrzej Wiercinski, Eva Strejcova…

Cette année le 76ème Festival de Menton inaugure un partenariat qui consolide les actions précédentes, précisément avec Yamaha… 6 pianistes à l'affiche de l'édition 2025 sont candidats du

prochain Concours Chopin de Varsovie [octobre 2025]… C’est la garantie pour Menton d’un haut voire très haut niveau technique puisque chacun a réussi au préalable une sévère sélection avant de jouer à Menton. Le festival serait-il désormais l’antichambre préparant les candidats du Concours Chopin ? Il est possible de le penser à présent. Voilà qui assoit davantage le festival de Menton sur la scène internationale, fruit du dynamisme et de l’exigence que lui apporte son directeur artistique Paul-Emmanuel Thomas.

Des 6 candidats en lice, nous en avons écouté 3, autant de tempéraments prometteurs, déjà bien trempés, ou certains doués d’une sensibilité affûtée qui ont trouvé leur langage propre… Dans ce contexte le Palais de l’Europe revêt des airs Varsoviens, totalement chopinesques, comme en témoigne ce temps fort uniquement dédié au monde magicien du grand Frédéric. Trois pianistes se sont ainsi succédés.

KWANWOOK LEE

Le sud coréen presque trentenaire [né en 1996] très [trop] concentré sur le clavier joue tête baissée. Le début de la **Sonate n°2 opus 35** trahit une approche encore inaboutie voire

une agitation brouillonne qui ne dépasse pas une lecture trop sage. Et si l'acoustique n'aide pas, l'interprète ne gagnerait-il pas à recalibrer son jeu selon les caractères de la salle ?
La rêverie du 2 ème mouvement manque d'audace poétique. Elle est enchaînée, trop rapide. Dommage.
La marche funèbre du 3 est mieux comprise, voire habitée, dans des tempi plus maîtrisés ; le jaillissement de la sublime mélodie rêveuse, réparatrice, mieux poétiquement calibrée, se déploie dans un geste plus libre et naturel.
Hélas, le dernier mouvement est évacué dans un flux continu sans relief s'il n'était les 2 accents fortissimo, assenés avec une acuité soudainement fracassante.

Toute autre est le geste interprétatif qui se distingue nettement ensuite, mais il est vrai avec une expérience et probablement une préparation différentes dont une habitude avérée des Concours internationaux, et de leurs multiples enjeux.

ANDREJ WIERCINSKI
D'une éloquence ciselée mêlant naturel et superbes phrasés, le pianiste polonais né en 1995, déploie une indiscutable personnalité musicale, très affûtée, au geste qui semble libre et même spontané. Il réussit totalement le côté valse triste de la **Ballade n°4 opus 52**. Le jeu est immédiatement caractérisé dans une sonorité articulée, au relief nuancé dévoilant une remarquable sensibilité expressive.

Dans une palette de nuances ainsi magnifiquement ouvragées, l'auditeur est comblé, son écoute particulièrement sollicitée ; l'approche détaille 1001 nuances, permettant de vivre de l'intérieur le bouillonnement émotionnel continu, dévoilant sans filtre la puissante psyché d'un Chopin, versatile, hypersensible, au profil passionnel exacerbé.
On apprécie telle éloquence fluide et cohérente, subtilement

fusionnée à une fureur irrépressible, une distance nostalgique et d'une somptueuse profondeur.

Tout du long, le discours est vivant. L'ardente digitalité, aiguë, acérée, habitée, incarnée grâce à un rubato qui rétablit le rythme même du sentiment et fait de cette Ballade un vivier impétueux de sentiments mouvants, mobiles, changeants; l'auditeur est immergé dans la forge de Chopin. C'est un régal.

La seconde partie tout aussi détaillée, dévoile la vitalité du discours construit comme une série libre de variations dont le jeu exprime un dédale expressif, d'une rare élégance, jusqu'à l'ultime séquence, sa force éruptive d'une impérieuse résolution.

Scherzo opus 54 – Le Scherzo qui suit manifeste la même étonnante versatilité, à la fois réfléchie et impulsive, dont le flux vivifié du début prépare au jaillissement du somptueux et ample morceau central, nostalgique, énoncé comme un nocturne envoûté, bientôt rattrapé par la digitalité percutante et conquérante du début. La performance convainc grâce au jeu versatile, heureux, facétieux, pétillant, quasi improvisé, d'un indéniable naturel organique.

EVA STREJCOVA

On admire tout autant la douceur caressante du jeu de la pianiste Tchèque dans le **Concerto pour piano n°2,** présenté ici dans une transcription pour… deux pianos ; le second clavier [assuré par un fin interprète de Chopin, **Michal Szymanowski**], réalisant la partie orchestrale en soutien à la jeune soliste, née en 2000.

Puissance et éloquence, nuances et souci de l'équilibre sonore, la pianiste affirme elle aussi un engagement premier qui soigne en particulier son articulation mais avec parfois des tempi trop lents qui menacent le naturel. Non obstant ces

infimes réserves, l'interprète joue habilement de l'acoustique de la salle, soulignant avec nuances, la tendresse rêveuse de la partition surtout dans le mouvement central… Se révèle convaincant aussi son jeu caractérisé et dansant dans le 3ème mouvement, aux rythmes clairement articulés.

C'est à Menton que l'on peut découvrir et apprécier une grande diversité de talents pianistiques. Le fait que ces interprètes se présentent ensuite au Concours Chopin de Varsovie 2025, aiguisent et passionne les écoutes, nourrit aussi le jeu des pronostics. Qu'en sera t il au moment du Concours à venir [2-18 oct], parmi la multitude des candidats sélectionnés à ce stade [80 au total] ? Ce soir c'est indiscutablement **Andrzej WIERCINSKI** qui convainc immédiatement par la richesse et la justesse, la profondeur et la finesse de son jeu.

Prochains concerts

Prochains concerts du 76ème festival de Menton / la place du piano se confirme bel et bien au cours de cette édition 2025 avec ce soir [21h, Parvis de la Basilique Saint-Michel] le récital très attendu de **Bertrand Chamayou**, indiscutable orfèvre ravélien ; puis Vendredi 1er août [20h, Palais de l'Europe, Théâtre Francis Palmero], récital autour de Chopin par **Yulianna Avdeeva**... Toutes les infos directement sur le site du Festival de Menton 2025 : https://www.festival-musique-menton.fr/+-2025-+.html

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, « Mythique égérie du piano français » : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics, 2020 – 2021)

Passionnant programme que celui édité par le label du CIAR (Centre International Albert Roussel) : ainsi se dévoile dans son ampleur et une curiosité aiguë pour l'écriture de son temps, la pianiste (et

compositrice), Blanche Selva (1884 – 1942).

Jalousée, la jeune Blanche adolescente, pianiste déjà hyperdouée, démissionne du Conservatoire de Paris (et de la classe d'Alphonse Duvernois) en juin 1896 (12 ans) et rejoint Genève avec ses parents, y donnant ses premiers grands concerts publiques. Elle travaille ensuite avec **D'Indy** (1899) qu'elle admire particulièrement après avoir découvert au concert sa Symphonie sur un chant montagnard français (janv 1898). A 18 ans, Blanche devenait professeur dans l'école fondée à Paris par D'Indy et son maître Franck, la Schola Cantorum.
Pédagogue, compositrice, excellente pianiste, Blanche Selva fut une muscienne de premier plan, personnalité avisée, au goût et au conseils sûrs donc recherchés. Elle jouait régulièrement Bach (cf son intégrale de déc 1903 à mai 1904), Beethoven (cf sa quasi intégrale en 1920), Franck et D'Indy, tout en tenant salon rue de Varenne (les dimanches) que fréquentaient Franck, Albéniz, Castéra, Dukas, Roussel, Séverac… Technicienne surdouée et d'une exceptionnelle culture musicale, Blanche créée les nouvelle œuvres de Fauré, Albéniz, Dukas, Enesco, Schmitt, et évidemment d'Indy (Sonate en mi, 1907) et de Roussel.



C'est surtout donc naturellement l'interprète d'exception que célèbre ici le cycle des œuvres choisies, sous les doigts éloquents de la pianiste Diane Andersen, soit un parcours de plusieurs pièces dont l'interprète sait exprimer toute l'activité poétique autant que le potentiel dramatique : l'inspiration stambouliote authentique et avérée de la suite « **Stamboul** » **de Pierre de Bréville** (1896), en 4 séquences, denses et vaporeuses, nerveuses et contrastées, furieuses et évanescentes à la fois, à l'exotisme aussi raffiné et suggestif que Saint-Saëns ; le Nocturne n°2 de **Ropartz** de 1916 (dédié à Blanche) ; Fête béarnaise de Cécile **Gauthiez** (1921), elle-même élève de Blanche; Tombeau de Du Fault (1923) de **Georges Migot**, claire référence et hommage en 3 parties, à l'activité improvisée des luthistes de la Renaissance. Les partitions de Pierre de Bréville et de Cécile Gauthier sont réalisées en première mondiale.

Enfin, l'album évoque la relation privilégiée avec **D'Indy** dont Thème varié, fugue et chanson de 1925 (en 3 parties) referme l'étonnant parcours pianistique. D'Indy y réactualise le modèle beethovénien, en particulier dans les 7 variations initiales du premier mouvement (Thème varié), avec une tension maîtrisée.

L'éclectisme du programme trouve en réalité une cohésion profonde dans l'absence de limites, soit une diversité assumée qui témoigne du tempérament initiateur de Blanche Selva : le foisonnement des styles et cet amour de la création (jouer des œuvres contemporaines) semblent être le sel et le miel d'une femme musicienne à la sensibilité unique, l'exceptionnel interprète dont d'Indy louait la couleur et la justesse du

sentiment. Le présent album le démontre sans faille. De surcroît remarquablement édité (avec un livret et des notices parfaitement documentés).

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, Mythique égérie du piano français : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics) – cycle enregistré en 2020 et 2021. Collection du Festival International Albert Roussel.
CLIC de CLASSIQUENEWS été 2025

LIRE aussi notre annonce du **CD BLANCHE SELVA, Mythique égérie du piano français** : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-hommage-a-blanche-selva-1884-1942-mythique-egerie-du-piano-francais-de-breville-ropartz-gauthiez-migot-dindy-diane-andersen-piano-1-cd-ciar/

Précédent cd BLANCHE SELVA édité chez CIAR classics

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, transcriptions pour piano (Franck, D'Indy, Séverac) – Christophe Petit, piano – 1 cd CIAR classics : https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-blanche-selva-transcriptions-pour-piano-franck-dindy-severac-christophe-petit-piano-1-cd-ciar-classics/

> *CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, transcriptions pour piano (Franck, D'Indy, Séverac) – Christophe Petit, piano – 1 cd CIAR classics.*

Voilà un programme qui tout en dévoilant le talent créatif de la compositrice Blanche Selva (1884-1942), indique dans ses choix les filiations oubliées : Blanche Selva demeure une interprète particulièrement inspirée de D'Indy ; œuvra pour la diffusion de Franck ; s'imposa comme « l'alter ego » de Séverac. A travers ses transcriptions, s'affirme une pianiste virtuose qui a compris les enjeux expressifs et techniques, poétiques voire philosophiques de chaque écriture à sa source; pour chaque pièce transcrite, Selva, parfaite élève de la Schola Cantorum, mesure, commente, sublime : d'autant que chaque morceau (ou cycle) sont les pièces ultimes de leur auteur…

CRITIQUE, concert. MONACO, Cours d’Honneur du Palais Princier, le 20 juillet 2025. OPMC, les Frères Jussen (piano), Kazuki Yamada (direction)

Sous un ciel estival limpide, la Cour d’Honneur du Palais Princier a servi une fois de plus d’écrin à la magie symphonique, ce samedi 20 juillet, dans le cadre du festival « *Concerts au Palais Princier*« . Cet événement annuel, symbole de l’excellence culturelle monégasque, a réuni un public international et élégant, venu savourer l’alliance unique du patrimoine architectural et de la virtuosité musicale. Au programme de la soirée : l’Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo (OPMC), dirigé par son charismatique directeur musical Kazuki Yamada, accompagné des deux jeunes frères prodiges néerlandais, Lucas et Arthur Jussen.

Une Nuit Étoilée avec les Frères Jussen

et l’OPMC au Palais Princier

En guise d’amuse-bouche, la soirée s’est ouverte sur la rare « *Jubel Overture* » de **Carl Maria von Weber**. L’ouverture a embrasé la Cour d’un souffle festif, **Kazuki Yamada** exaltant les contrastes entre les cuivres triomphants et les mélodies aériennes des bois. L’OPMC a joué avec une verve juvénile, rappelant que cette œuvre, composée pour célébrer le jubilé du roi de Saxe. En *Finale*, les timbres chaleureux des cordes ont magnifié la citation de l’hymne britannique « *God Save the King* », suscitant un premier tonnerre d’applaudissements.

Puis, dès leur entrée sur scène en contrebas du sublime escalier à double circonvolution menant aux appartements privés du Prince Albert II, **Lucas et Arthur Jussen** (respectivement 27 et 30 ans) ont captivé l’auditoire par leur présence scénique et leur complicité palpable. Ces pianistes, artistes en résidence à l’OPMC pour la saison 2024-2025, déchaînent les passions partout où ils passent, leur jeunesse, leur talent, et leur beauté ne laissant personne indifférent ! C’est à eux que revient de jouer la pièce maîtresse de la soirée (en tout cas la plus attendue…), un C*oncerto pour deux pianos N°10, en mi bémol majeur* interprétée avec une grâce et une complicité qui ont ravi le public. Les Jussen ont déployé un jeu cristallin dans les cadences, transformant le dialogue pianistique en badinage musical. L’*Andante* a révélé une profondeur lyrique inattendue, tandis que le *Finale allegro* a emporté l’auditoire dans une jubilation rythmique. L’ovation debout qui a suivi a confirmé leur statut de jeunes maîtres du piano !



Donnée sans entracte, en autre pour des raisons de sécurité, la soirée s'est poursuivie par une interprétation magistrale de ce monument romantique qu'est la *4ème Symphonie* de **Johannes Brahms**. Kazuki Yamada a magnifié l'architecture rigoureuse de l'œuvre : tension dramatique du premier mouvement, méditation poétique de l'*Andante moderato*, vigueur rythmique du *Scherzo*, et surtout, la *Passacaille finale*, transformée en une catharsis sonore. Les cordes, d'une homogénéité soyeuse et veloutée – selon la légendaire tradition de l'orchestre -, ont dialogué avec les bois d'une sensibilité rare. Le dernier accord, suspendu dans la nuit monégasque, a été suivi d'un silence ému avant une nouvelle *standing-ovation*.

La **Cour d'Honneur du Palais Princier** offrait un cadre féerique. Parmi les 800 spectateurs, l'élite internationale – robes de soirée et smokings obligent – se mêlait aux mélomanes locaux, créant une atmosphère chic mais conviviale. L'acoustique naturelle du lieu, portant chaque note vers les étoiles, et la douceur de la nuit méditerranéenne ont achevé d'envoûter l'assistance. À l'entracte, les conversations enthousiastes saluaient déjà « *la performance inouïe* » des

Jussen. Quant au *maestro* japonais, directeur musical de l'OPMC depuis 2016, il a une fois de plus démontré son lien organique avec la phalange monégasque. Son sourire et ses gestes expansifs traduisaient une joie communicative, notamment lors des échanges visuels avec les Frères Jussen.

Si cette soirée restera dans les mémoires comme un sommet de grâce pianistique et symphonique, le festival « *Concerts au Palais Princier* » réserve cependant un ultime joyau. **Ce dimanche 27 juillet**, sera exécuté par les mêmes Forces vives (au Grimaldi Forum cette fois) , e fameux « ***Liverpool Oratorio*** » de **Paul McCartney**. La Cour d'Honneur, en véritable cœur battant de la musique, continuera ainsi d'écrire sa légende !

CRITIQUE, concert. MONACO, Cours d'honneur du Palais Princier, le 20 juillet 2025. OPMC, les Frères Jussen (piano), Kazuki Yamada (direction). Photo © Stéphane Danna / OPMC

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz),

le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction)

Pour ce 40e anniversaire du Festival Radio France Occitanie Montpellier, la rotation des Orchestres se poursuit lors des concerts du soir. Ce 11 juillet, le Philharmonique de Radio-France joue sous la direction de Kirill Karabits (en remplacement de la cheffe Mirga GraŽinyté-Tyla, annoncée souffrante). Plusieurs symétries se chevauchent dans ce programme foisonnant. Deux pièces ondoyantes font pénétrer les effluves maritimes dans l'Opéra Berlioz de Montpellier. Deux suites reprennent les épisodes symphoniques d'opéras anglais, tandis que deux compositeurs français se croisent sur l'affiche !

Côté mer, ce n'est pas la proche Méditerranée qui inspire les *Quatre Interludes marins (op. 33A)*, extraits de *Peter Grimes* de **Britten**, ni même *La Mer* de Debussy, mais plutôt l'Océan. Les quatre pièces de Britten rivalisent d'inventivité sur fond de motifs obsessionnels : dans le *Lento* de *Dawn* (Aurore), la singulière dualité entre les couleurs du registre aigu (violons sur la chanterelle, unis aux flûtes) et celles du

grave (basses de cuivres) ouvre les profondeurs océaniques. L'agitation maximale de *Sturm* (la tempête) soulève une orchestration, elle, ravélienne, *con fuoco*, parfaitement coordonnée par le chef ukrainien. Cependant, ce sont les trois esquisses Debussystes de *La Mer* (1905) qui surplombent la soirée par leur la liberté formelle, magnifiée par l'excellence des pupitres du *Philhar*. La fluidité des *soli* chez les vents (trompette bouchée, flûtes) anime *De l'aube à midi* ; les boucles mobiles des harpes et du glock accueillent le chant du cor anglais (une sirène) dans *Jeux de vagues*. Et le chef d'équipage dose les riches textures du *Dialogue du vent et de la mer.*

Côté opéra (suite d'orchestre tiré de) *The Exterminating Angel Symphony* de **Thomas Adès** (2020), tirée de son opéra éponyme, développe également de puissants effets d'orchestration. L'écriture plus convenue diffère de la suite de Britten : chaque mouvement est monolithique afin de capter l'ambiance horrifique de la noirceur du livret, adapté du film éponyme de Luis Buňuel (1962). L'auditeur est saisi par la déconstruction de danses évoquant l'Espagne, une fausse *habanera*, un enchaînement de valses dont les charmes sont balayés ici par un rictus, là par des mélodies crispées, suggérant le huis-clos anxiogène de l'opéra.

Quant au *Concerto n° 2* pour piano de **Saint-Saëns**, son souffle romantique n'est pas étranger à la thématique maritime, dansant sur la crête de l'*Allegro scherzando*, puis scintillant dans le *Presto* sous les doigts de **Marie-Ange Nguci**. Son jeu est caractérisé par une clarté polyphonique et une sonorité moelleuse, obtenue avec la pression de tout le corps sur le clavier. Sa virtuosité sans fard s'articule avec le dialogue orchestral, le tout manquant peut-être de fantaisie. Le plus décoiffant est sans doute le bis qu'elle offre au public : la *cadenza* du *Concerto pour la main gauche* de Ravel dont les flots frémissants dévalent l'étendue du clavier avec panache.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction). Crédit photo © Valentine Chauvin

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 7 juillet 2025. Mahler Chamber Orchestra, Yuja Wang (piano et direction)

Le Festival Radio France Occitanie Montpellier célèbre cette année ses 40 ans avec une programmation audacieuse, mêlant répertoire classique et modernité. Avec le concours artistique de nouveaux talents et de maîtres

confirmés, cette édition met à l'honneur l'excellence orchestrale et la créativité. Les concerts se déploient dans des lieux emblématiques comme l'Opéra Berlioz, écrin acoustique parfait pour des formations prestigieuses comme le Mahler Chamber Orchestra, à l'affiche de la deuxième soirée du festival occitan, aux côtés de la virtuose (et sulfureuse !) pianiste chinoise Yuja Wang.

Yuja Wang, prodige chinoise au jeu fulgurant, ne se contente pas de conquérir les claviers : elle incarne une *star* médiatique globale. Ses tenues audacieuses (robes sculpturales signées Armani ou Versace, paillettes et coupes architecturales) font autant parler qu'interprétations. Ce soir, son apparition en robe moulante rouge vif a électrisé la salle avant même qu'elle ne joue. Loin d'être un simple effet, son style affirme une liberté artistique assumée – et rappelle que le spectacle visuel participe à l'émotion musicale. Les critiques la comparent à une *« tigresse du piano »*, alliant élégance sauvage et précision diabolique.

L'ouverture du concert nous plonge dans le néoclassicisme ciselé d'**Igor Stravinsky**, avec son Octuor pour instruments à vents. Le MCO a livré une interprétation mathématiquement parfaite mais pleine de souffle. Les dialogues entre bassons, trompettes et clarinettes ont dessiné des lignes géométriques sonores, soulignant l'inventivité rythmique du compositeur. Un moment d'abstraction pure, où chaque phrasé respirait la modernité des années 1920. Coup de génie programmatique (?), la pianiste a troqué le matin même le *Deuxième Concerto pour piano* de Frédéric Chopin contre le *Concerto pour piano n°4* (1987) du plus obscure **Nikolaï Kapustin**, provoquant le mécontentement d'une partie du public à l'annonce du changement de programme par l'animateur de Radio France (le

concert était diffusé en direct sur les ondes de Radio France…). L'œuvre du compositeur ukrainien Nikolai Kapustin, fusion explosive de *jazz* syncopé et de virtuosité classique, a néanmoins eu l'avantage de révéler toute l'étendue du talent de Wang. Son jeu a épousé les accents *swings* et les cascades de notes avec une aisance déconcertante. La *Toccata* finale fut un tourbillon de doubles croches où piano et orchestre se sont livrés à une joute rythmique endiablée. Le public, subjugué, a ovationné cette rareté audacieuse.

En seconde partie de soirée, le MCO a su capter l'essence tragique et héroïque de la fameuse ouverture « *Coriolan* » (1807) de **Ludwig van Beethoven.** Les cordes sombres et les cuivres menaçants ont campé le drame shakespearien de Coriolan, tandis que les silences tendus scandaient son destin fatal. Une interprétation nerveuse et concentrée, rappelant la puissance narrative de Beethoven. Mais le Clou de la soirée était bien évidemment le *Concerto pour piano n°1 en si bémol mineur op. 23* de Piotr Illitch Tchaïkovsky, ouvrage qui l'a rendue mondialement célèbre – après qu'elle ait remplacé au pied levé Martha Argerich dans le même ouvrage, comme l'a d'ailleurs relevé le commentateur de Radio France dans ses propos liminaires au spectacle. Dirigeant elle-même l'orchestre depuis son piano, **Yuja Wang** a dompté ce monument avec une autorité souveraine. Dès les accords inauguraux du piano, sa puissance a empli la salle. Dans le premier mouvement, son dialogue avec les cors fut d'une tendresse lyrique, avant que la cadence ne fuse comme un éclair. Le deuxième s'est transformée en une rêverie délicatement brodée, où son toucher velouté a évoqué des paysages russes sous la neige. Et dans le troisième, les gammes fuselaient, les octaves tonnaient – l'orchestre et Wang ne formaient plus qu'un torrent sonore !

Juya Wang, rayonnante, a offert trois *bis* avec une grâce espiègle face à un public conquis, en partie debout : elle a prouvé qu'elle était bien plus qu'une icône de mode : une

sorcière du clavier qui métamorphose chaque note en or !

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, le 7 juillet 2025. Mahler Chamber Orchestra, Yuja Wang (piano et direction). Crédit photo © Festival Radio France Occitanie Montpellier

---

CRITIQUE, festival. 22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2025 (2), le 14 juin 2025. Jean-Claude Casadesus, Behzod Abduraimov, Duo Berlinskaia / Ancelle, Marie Vermeulin, Théo Fouchenneret…

C’est un bain musical superbement varié qui s’offre chaque printemps au Lille

Piano(s) Festival ; varié… et aussi d'une rare pertinence. Les meilleurs pianistes de l'heure y présentent les œuvres qui les inspirent, en solo, avec orchestre,… Chaque tempérament pianistisque y déploie en bons arguments, la valeur des partitions qu'il a choisi de partager avec le public. Le festivalier peut y découvrir les projets les plus originaux et souvent les mieux défendus. Le festival créé à l'initiative de l'Orchestre National de Lille (et de son fondateur Jean-Claude Casadesus) met en lumière les réalisations les plus convaincantes nées de la rencontre entre une œuvre et un interprète. Et c'est bien le travail et la recherche spécifique d'un interprète en particulier, ou d'une coopération artistique que le mélomane attend : un projet artistique ainsi révélé qui a la capacité au moment du concert de révéler et des artistes éloquents et des œuvres qui les inspirent.

Notre parcours pendant la seule journée de **samedi 14 juin** en

témoigne. D'un concert à l'autre, la sensibilité, l'engagement, l'aplomb des interprètes composent une série de découvertes surprenantes, parfois mémorables, toujours passionnantes à suivre ; d'autant que tendance forte et très appréciée, chaque interprète parle, explique, commente, éclaire ce que d'aucun n'aurait pas saisi ni vécu sur le moment, au moment de la réalisation des œuvres. Une expérience propice au rapprochement des artistes et du public et qui rend plus que jamais, irremplaçable, comme inestimable, la performance du concert et du spectacle vivant. Avec le recul, cette 22e édition est l'une des plus marquantes de l'histoire du Festival, une édition à inscrire d'une croix blanche après celle de l'an dernier qui avait offert l'opportunité de [re] découvrir et de vivre de l'intérieur la grâce mozartienne dont ses fabuleux Concertos avec orchestre, lors d'un Marathon exceptionnel (LIRE notre critique du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2024).

Cette année, l'intérêt est aiguisé d'autant plus après un programme inaugural magistral (la veille, vendredi 13 juin 2025), où l'Orchestre National de Lille réalisait une équation superlative, en associant la baguette de son fondateur, l'illustre **Jean-Claude Casadesus** et le pianiste ouzbek à la virtuosité percutante, **Behzod Abduraimov…** [lire notre compte rendu du concert inaugural du 13 juin 2025].

Journée du samedi 14 juin 2025

11h : dans l'auditorium de **la Chambre de commerce**, piano à 4 mains par le duo **ARTHUR ANCELLE et LUDMILA BERLINSKAIA** : le jeu des deux pianistes sait dialoguer, se répondre ; confirmant une belle complicité, d'abord dans le Bizet dont « Jeux d'enfants » (1871) est abordé avec une netteté percussive, droite, précise, soulignant l'espièglerie facétieuse, et la course endiablée dont sont capables de jeunes diablotins ; l'évocation de joutes enfantines n'empêche pas l'effusion tendre que libère en fin de cycle « Petit mari, petite femme », claire déclaration amoureuse et si tendre du compositeur à son épouse qui attendait alors leur fils, Jacques… De la Petite Suite » de Debussy, le duo inspiré exprime cette volupté heureuse, l'extase ondulante qui structure le flux musical, parfaitement au diapason de la métaphore océane et fluide du poème « En bateau » de Verlaine… sans omettre l'élégance ni la noblesse du « Menuet », ou de swing de « Ballet »… L'entente se pare d'accents plus délicats encore, et d'un onirisme ciselé, dans « Ma Mère L'Oye » dont les pianistes réalisent la version originelle pour piano ; dans le projet initial de Ravel, les deux enfants de ses amis Godewski, devaient eux-mêmes assurer la création du cycle génial… La Pavane inaugurale s'inscrit dans le mystère et la pureté onirique ; Poucet fait surgir toute la dimension fantastique d'une forêt enchantée et ses frémissements ténus dont le chant des oiseaux… en sortant du concert, l'esprit reste encore comme enveloppé par l'expérience onirique qu'il vient de vivre.

14h : Sensible et pertinente également, la pianiste française **MARIE VERMEULIN** lève le voile sur l'écriture fluide et grave de **Fanny Mendelssohn**, la sœur de Félix mais qui en raison même de son genre fut interdite de carrière musicale, dès ses 14 ans ; quand son frère fut a contrario encouragé et favorisé par leur père dans

cette voie.
La pianiste a bien raison d'exhumer la partition intitulée « ***das Jahr*** », « l'année » ; précisément celle de 1839, quand elle découvre admirative l'Italie dont elle déduit ce carnet de voyage, ainsi composé de 12 pièces, chacune pour un mois de cette année exaltante, décisive. Le naturel du jeu porte la diversité des nuances émotionnelles ainsi librement exprimées ; Fanny a tout d'une compositrice accomplie en réalité comme l'atteste la justesse de l'écriture, son économie structurelle ; un flux continûment pudique, équilibré, jamais « bavard », mais spécifiquement profond et juste, qui sait fusionner l'énergie lumineuse de Félix et une intensité passionnelle qui souvent préfigure la densité brahmsienne, sa puissance allusive, emblème d'une sensibilité inédite. S'y déploie aussi une ligne chantante proche des lieder de Schubert dont Fanny semble comprendre tous les enjeux intimes et souterrains. L'engagement de la pianiste, sa sincérité renforcent la vivacité du cycle qui est une révélation.

À 15h : du clavier pianistique à l'accordéon, le Festival nous prépare une nouvelle surprise ; et de taille, c'est même une 2ème révélation que celle de l'accordéoniste ukrainien **BOGDAN NESTERENKO** dans **la crypte de la Cathédrale Notre-Dame de la Treille**. L'orgue à bretelles a bien toute sa place au Lille Piano(s) Festival ; l'accordéoniste confirme son aptitude unique à faire jaillir dans cette espace idéalement réverbéré, des sons pleins, vibrants, imprécatoires…. D'autant plus adaptés au lieu quand il s'agit comme ici en « ouverture », de la Chaconne en ré mineur de Bach. Une transcription saisissante exprimée avec un sens des phrasés,



un rubato remarquable, un souffle qui accorde puissance, nuances, spiritualité. L'interprète vit la musique viscéralement, habité et même halluciné par le potentiel sonore de son instrument, dont il obtient absolument tout en couleurs, accents, timbres. C'est une prouesse que de produire une musicalité aussi juste avec un seul instrument. Même inspiration ensuite dans les ***Tableaux d'une exposition*** **de Moussorgski** où la maîtrise de l'interprète illustre la notion d'accordéon-orchestre (comme on parle de piano-orchestre), mais l'apport expressif des hanches ajoute dans la palette sonore déjà très étendue, une caractérisation particulière qui accuse davantage les prodigieux contrastes de la partition, ses séquences à l'imaginaire délirant conçu par le compositeur russe : à-coups surprenants, intervalles percutants, modulations inouïes… Le choc auditif est total et l'expérience esthétique, des plus convaincantes.



Le LILLE PIANOS FESTIVAL sait nous surprendre, investissant à raison les lieux emblématique de Lille ; pour preuve le programme de **17h30**, où la **Cathédrale Notre Dame de la Treille** offre un programme sacré (avec orgue et quel orgue !) ; l'acoustique naturelle de l'ample nef et son orgue non moins fabuleux, sous les doigts d'**Olivier Périn**, favorisant en grande partie la réussite du concert. Après une entrée strictement chorale (« Nos autem » d'Alfred Desenclos, intérieure, profonde, lumineuse), **l'Orchestre National de Lille** sous la direction de **Mathieu Romano** joue l'irrésistible et envoûtant « ***Fratres*** » **d'Arvo Pärt** (1977), mantra pour cordes seules, scandé par 3 notes, une batterie énoncée comme un battement du coeur fervent (qui associe le woodblock et la grosse caisse)… le chef joue avec la réverbération naturel du lieu, sur les effets de distanciation aussi, pour une musique née de l'ombre, qui va crescendo pour s'effacer ensuite dans les premières mesures de

« Flots lointains » de Koechlin, pièce tout aussi recueillie où s'affirme la somptueuse plénitude de l'harmonie ; puis c'est **le Requiem de Fauré** et sa prière bercée d'apaisement et de méditation. Chef, instrumentistes et choristes (chœur Septentrion d'où se détachent les solistes dont entre autres le baryton **Christophe Gautier** pour l'Hostias) sculptent la texture sonore dans une sérénité proche de la béatitude ; un sentiment général de ferveur confiante et suspendue qui prépare évidemment au « In Paradisum » de la fin : sorte d'éblouissement inscrit dans la douceur mystique la plus épanouie. C'est le degré le plus haut et la marche finale d'un Requiem parmi les plus sereins jamais écrits, que les interprètes hissent au sommet de la douceur, comme un bain sonore enveloppant et lénifiant. L'orgue requis pour ce dernier épisode en scande chaque palier de l'élévation, expérience unique qui fusionne joie et libération.



Enfin, le dernier concert et non des moindres, est une splendide performance qui se déroule **à 19h** dans l'auditorium ovoïde du **Conservatoire de Musique** : le pianiste **THÉO FOUCHENNERET** joue dans un cycle continu, **l'intégrale des *Nocturnes* de Fauré**, un Fauré qui contrairement au Requiem précédent, n'a plus rien d'apaisé ni de serein ; en prise avec les assauts de la vie, le compositeur y consigne ses espoirs, ses ressentiments aussi dans un cycle comme autobiographique, une autopsie de ses humeurs, une immersion en miroir qui révèle la transformation de la lumière à… la pénombre ; en particulier la perte des repères, l'émergence de tensions et une âpreté quasi panique, en particulier dans les 3 derniers. L'expérience est singulière et unique ; elle se rapproche du concert précédent de Marie Vermellen…
Jouant par cœur (une gageure déjà], Le pianiste embrasse tout le cycle avec un naturel fluide et articulé qui soigne constamment la tendresse du médium, ciselant le contrepoint en

s’appuyant précisément sur une main gauche d’une exceptionnelle plasticité dynamique ; ce qui confère une clarté continue et donc une éloquence émotionnelle ardente et précise ; l’intelligence du flux narratif, l’assise technique, et la richesse de la palette expressive produisent un cycle continu que magnifie une esthétique musclée et une infaillible cohésion d’une pièce à l’autre. L’interprète maîtrise d’autant mieux son sujet qu’il vient de faire paraître l’enregistrement de ce cycle particulièrement éprouvant techniquement et émotionnellement.

On a déjà hâte de découvrir la programmation de la 23è édition du LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2026 – en attendant, **l’Orchestre National de Lille** a communiqué sa prochaine saison 2025 – 2026, et donne rendez-vous au Casino Barrière pour le saisissant opéra de Kurt Weill : « Les 7 péchés capitaux », les 8 et 9 juillet prochains. Incontournable événement de cet été 2025.



Crédits photos © Droits réservés / On LILLE

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 14 juin 2025. Récital Franz Liszt. Filipe PINTO-RIBEIRO (piano)

Sur la scène intimiste de la salle principale (boisée) du Convento dos Capuchos, lieu emblématique du festival éponyme à Almada (Portugal), le pianiste Filipe Pinto-Ribeiro (également directeur de l'événement lusitanien) a offert un voyage transcendant dans l'univers de Franz Liszt. Dans une salle comble, baignée d'une lumière bleutée, le pianiste portugais a tissé un dialogue intime entre le piano et l'âme tourmentée du compositeur hongrois. Le thème du festival 2025 *« Entre les Mondes »* prenait ici tout son sens : entre terre et ciel, virtuosité et introspection, littérature et musique.

D'emblée, Pinto-Ribeiro a embrasé l'espace d'un feu d'artifice de folklores tziganes à travers la célèbre *Rhapsodie hongroise n°12*. Les mains du pianiste ont ciselé chaque variation avec une précision diabolique : des basses rugissantes évoquant le *táncház*, des passages perlés de la *friska*, et cette conclusion vertigineuse où la fureur rythmique s'est transformée en transe collective. Une entrée en matière électrisante,

rappelant que Liszt, ce *« citoyen européen avant l'heure »*, plonge ses racines dans une Hongrie mythique.

Après une brève présentation de Liszt et des morceaux retenus pour cette soirée, le pianiste a enchaîné quatre pièces brèves parmi les plus célèbres du répertoire du compositeur hongrois. Et avec le *Sonnet n°123 de Pétrarque* (extrait des *Années de pèlerinage – Italie*), changement radical d'atmosphère : le piano devient murmure, prière amoureuse. Inspiré par les sonnets de Pétrarque dédiés à Laure, ce fragment a révélé la palette poétique de Filipe Pinto-Ribeiro. Les phrases mélodiques, portées par un *cantabile* de pureté angélique, se sont élevées vers les hauteurs du couvent, tandis que les arpèges liquides imitaient le murmure des fontaines de la Villa d'Este : un moment de grâce suspendue. Avec le *Liebestraum n°3*, les auditeurs ont plongé dans l'apogée du lyrisme lisztien ! Le célèbre *« Rêve d'amour »* a surgi avec une intensité dramatique contenue, et les trois sections – tendresse rêveuse, passion tumultueuse, résignation sereine – épousaient le poème de Freiligrath. Le pianiste y a déployé un *rubato* subtil, laissant chaque note-clé irradier comme un battement de cœur. Le *fortissimo* central, d'une puissance jamais stridente, a soulevé l'auditorium avant de retomber dans un *pianissimo* éthéré.

La *Valse oubliée n°1* qui suit est une valse fantôme, oscillant entre nostalgie et caprice. Pinto-Ribeiro a joué avec les silences, estompant les *tempi* pour évoquer une danse disparue. Les dissonances grotesques et les chromatismes fuyants y prennent un relief saisissant, soulignant le caractère *« oublié »* de cette pièce. La *Consolation n°3* est un joyau d'introspection : cette page fut interprétée comme une méditation nocturne. Le chant simple et dépouillé, soutenu par des basses profondes, a transformé la salle du couvent en espace sacré. Le pianiste a privilégié une sonorité veloutée, presque intime, faisant de cette *Consolation* un instant de communion avec le public.

Point d'orgue de la soirée, la *Fantasie quasi una Sonata « Après une Lecture de Dante »* a clos la soirée. Œuvre-monstre du cycle *Années de pèlerinage (Italie)*, cette *sonate-fantaisie* a résumé à elle seule le génie visionnaire de Liszt. Filipe Pinto-Ribeiro en a déployé l'architecture titanesque avec une maîtrise stupéfiante : un *Enfer* aux accords martelés comme des portes infernales, des gammes démoniaques en octaves, des clusters évoquant les damnés ; sous ses doigts, la *Passion de Francesca* s'est transformée en récitatif douloureux où le piano pleurait littéralement, tandis que le *Paradis* se révélait comme une ascension vers la lumière, par des trilles cristallins et un *magnificat* culminant en un *fff* éblouissant. Le *finale* en mode lydien irradiait telle une rédemption sonore, laissant la salle en état de choc. Emportée par l'intensité du jeu du pianiste, elle éclate en vivats ; il répond alors par deux *bis* : d'abord une transcription bouleversante d'un des *Choral* de Bach revisité par Ferruccio Busoni, puis la redoutable *Etude en ré dièse mineur,* Op. 8 n°12 (dite *Pathétique*) d'Alexander Scriabine.

En 70 minutes sans entracte, **Filipe Pinto-Ribeiro** a transcendé la pure virtuosité pour toucher l'essence même du romantisme : l'art comme expérience totale. Son interprétation a illustré la réflexion du festival sur *« l'interculturalité, la diversité et le dialogue entre dimensions »*. Liszt, ce médiateur « *entre les mondes* » (Hongrie/Europe, profane/sacré, piano/orchestre), y a trouvé un interprète inspiré, capable de mêler *« rêve, amour et virtuosité »*. L'ovation debout qui a suivi – longue et vibrante – fut un hommage au pianiste mais aussi au *« citoyen européen avant l'heure »* que fut Liszt, célébré ici en un lieu chargé d'histoire. **Ce récital restera comme un jalon de l'édition 2025 du Festival dos Capuchos**, où la musique s'est faite pont « *entre les mondes* – et au-delà » !…

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5e Festival de Musica dos Capuchos, le 14 juin 2025. Récital Franz Liszt. Filipe PINTO-RIBEIRO (piano). Crédit photo © Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. 22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2025 (1), le 13 juin 2025. Concert inaugural. WEBER, TCHAIKOVSKY : Concerto pour piano n°1 [Behzod Abduraimov, piano], Orchestre National de Lille, Jean-Claude Casadesus [direction]

Le concert symphonique inaugural du

22ème LILLE PIANO(S) FESTIVAL célèbre ce soir au Casino Barrière, les noces réjouissantes d'un clavier impérial et d'une phalange immédiatement réactive, celle de l'Orchestre National de Lille [initiateur du présent festival] lequel, retrouvant son chef fondateur Jean-Claude Casadessus, redouble d'éloquence poétique.

Le clavier défendu ce soir est des plus engageants ; dès les premiers accords du piano, le jeu puissant, radical qui sait rugir [mais aussi bercer voire enivrer littéralement], affirme l'ardente sensibilité du pianiste ouzbek **BEZHOD ABDURAIMOV** ; sa virtuosité diabolique, lisztéenne, captive, ensorcèle même, dans de somptueux phrasés, réalisés par une digitalité éblouissante qui semble unir et Apollon et Jupiter, la grâce mozartienne, et l'assise impériale d'une conception remarquablement construite.

Le style est brut ; le geste sûr, solide, droit, mais aussi d'une subtilité souvent envoûtante ; en somme, il dévoile peu à peu les dons surprenants d'un tempérament manifeste : ceux d'une *finesse volcanique*.

Ouverture du 22ème LILLE

PIANO(S) FESTIVAL : Magistrale !

Le pianiste entame un dialogue des plus animés avec l'Orchestre lillois qui sous la baguette hypersensible et très allante de **Jean-Claude Casadesus**, cisèle toutes les séquences idéalement contrastées du premier concerto de Tchaikovsky, réalisées ce soir avec un feu millimétré… D'autant que le compositeur réserve plusieurs cadences infernales, rythmiquement puissantes, entraînant orchestre et piano dans une course échevelée, en particulier dans l'ample premier mouvement…

PIOTR illytch aime aussi colorer par les vents et les bois chaque épisode ; il en fait jaillir des élans de tendresse, des appels à la rêverie [solo du violoncelle amoureux voluptueux, repris ensuite par le hautbois dans le même premier mouvement], d'une prodigieuse effusion sous des doigts aussi souples et percutants, et dans une enveloppe orchestrale des plus complices.

On ne cesse de penser en particulier dans le mouvement central à la musique des ballets que Tchaikovsky a porté à un niveau inédit. Le jeu du pianiste y semble ciselé, perlé, d'une finesse en apesanteur.

Le chef sait instaurer comme rarement un dialogue passionnant entre le soliste et l'Orchestre qui répond, accompagne, amplifie, commente, favorise en somme du début à la fin, une saisissante entente entre les forces réunies, chacune porteuse selon le souhait de Tchaikovsky, d'une vie intérieure riche et continue.

En ouverture du festival 2025, on ne pouvait souhaiter meilleur lever de rideau : engagement orchestral total, aussi fin et articulé, que puissant et expressif ; un bain

symphonique idéal d'autant plus convaincant que dans un jeu concertant d'une somptueuse intelligence, le pianisme de **Bezhod Abduraimov**, fusionne élégance virtuose, phrasés oniriques, puissance d'un jeu d'une rare intensité. Il a troqué le factice et l'artificiel pour une ardeur crépitante, un jeu félin et nerveux qui transforme le son en sentiment. De quoi poursuivre ainsi une belle carrière. Talent à suivre évidemment.

En début de programme, **Jean-Claude Casadesus** joue l'ouverture d'***Oberon*** de Weber, un prodige de délicatesse qui immédiatement déploie une sonorité cohérente et voluptueuse, transparente et secrètement lumineuse… pour préparer au jaillissement de la valse et à l'explosion impérieuse de la fin. En conteur généreux, Jean-Claude Casadesus fouille et révèle chaque accent et nuance, le maestro inscrit Weber dans le sillon de Mozart, dans la lumière et l'élégance d'un Mendelssohn, autant de caractères qui ont suscité l'admiration du jeune Wagner [qui aurait même reconnu devoir à Weber sa vocation de musicien… c'est dire!].
De fait, Jean-Claude Casadesus en exprime le raffinement de l'écriture, mais aussi la séduction des mélodies et la construction véritablement opératique [qui suit précisément les enjeux du drame Shakespearien]. S'y déploient le caractère du rêve, les querelles amoureuses entre Titania et Oberon, l'atmosphère nocturne et féerique d'une nuit d'enchantement et de métamorphoses [cf MIDSUMMER NIGHT 'S DREAM, l' opéra de Britten et évidemment de Mendelssohn…],.. Le maestro exprime le flux séducteur qui prépare à l'explosion spectaculaire produisant une exaltation impérieuse, vrai feu d'artifice exprimé dans une jubilation explosive et pourtant toujours suprêmement élégante. Magistrale inauguration qui annonce une nouvelle édition du Festival, exaltante.



SUITE du 22 ème LILLE PIANOS FESTIVAL, les 14 et 15 juin 2025 : LIRE notre présentation et nos coups de cœur ici : https://www.classiquenews.com/lille-pianos-festival-2025-les-12-13-14-et-15-juin-2025-orchestre-national-de-lille-jean-claude-casadesus-orchestre-de-picardie-antwerp-symphony-orchestra-bertrand-chamayou-dmytro-choni-lu/https://www.classiquenews.com/lille-pianos-festival-2025-les-12-13-14-et-15-juin-2025-orchestre-national-de-lille-jean-claude-casadesus-orchestre-de-picardie-antwerp-symphony-orchestra-bertrand-chamayou-dmytro-choni-lu/

Crédit photo (c) Droits réservés

(HAUTE-SAÔNE, 70), MARAST : Piano au Prieuré, les 13, 14 et 15 juin 2025 (1ère

édition). Ferenc Vizi, Dany Rouet, Elsa Grether…

L’église prieurale de Marast, propriété du Département de la Haute-Saône, accueille un nouveau festival 100% piano les 13, 14 et 15 juin 2025. A l’initiative de Culture 70, le nouveau projet artistique se déploie en 3 concerts événements ; il exploite idéalement l’acoustique exceptionnelle du site…

Pour ce premier opus d’un festival prometteur, l’église de Marast, bijou d’art roman en Vallée de l’Ognon, à l’incroyable charpente en châtaignier, inspire ainsi les imaginaires des pianistes Dany Rouet et Ferenc Vizi, de la violoniste Elsa Grether, de la danseuse Veronica Vallecillo… Salzbourg, Vienne, Paris, Moscou, Grenade… des étapes magiciennes pour une féérie d’ambiances….

Vendredi 13 juin, 20h30
Ferenc Vizi, piano

Mozart, … l'enfant prodige du piano, est aussi un auteur de théâtre doué d'un sens dramaturgique hors normes, avec une utilisation de la voix qui confine au sublime. Cette vocalité, ce sens inné de la mélodie comme de l'improvisation, se déploient dans ses sonates pour piano.
INFOS : https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29777-0.wb?REFID=As0OAAAAAAAuAA

Samedi 14 juin, 20h30
Dany Rouet, piano

Clair-obscur… Le récital explore l'esthétique du mouvement « Sturm und Drang » (tempête et passion), courant artistique allemand du XVIIIe siècle qui a influencé la création musicale à l'aube du romantisme. Complété par 3 Préludes et fugue de J.S. Bach qui forment son fil conducteur, le parcours s'ouvre sur la dramaturgie de la Sonate de **Haydn**, parfaite incarnation de l'expression théâtrale du « Sturm und Drang ». Puis la visionnaire Sonate n°2 de **Scriabine**, comme l'immense fresque des « Kreisleriana » de **Schumann**, expriment les fluctuations de l'humeur en jeux de couleurs entre ombre et lumière, tension et contemplation, lutte et résignation, passion et renoncement… Chaque écriture exalte une irrésistible liberté formelle, un souffle narratif qui embarque l'auditeur dans une traversée sonore poétique et captivante.
PLUS D'INFOS : https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29780-0.wb?REFID=As0OAAAAAAAuAA

Dimanche 15 juin, 17h

Elsa Grether, violon
Ferenc Vizi, piano

Veronica Vallecillo, danse flamenco contemporaine

Grenade Passion / Parfums d'Espagne… le programme plonge l'auditeur au cœur de l'Espagne musicale. Chefs-d'œuvre emblématiques et perles rares font dialoguer folklore ibérique et modernité du XXe siècle. De d**e Falla** à **Granados**, de **Rodrigo** à **Turina**, chaque pièce révèle une facette sensible, fougueuse, mystérieuse de l'âme espagnole – portée par l'élan et la complicité de trois artistes inspirés, entre instruments et danse…
PLUS D'INFOS : https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29781-0.wb?REFID=As0OAAAAAAAuAA

Réservations au **03 84 75 36 37** ou reservation@culture70.fr

Tarifs/concert : 12€ – 10€ (réduit *) – gratuit (-16 ans)

* adhérents Culture 70 et Amis du Prieuré de Marast, demandeurs d'emploi, allocataires RSA, étudiants

Les billets sont tenus à votre disposition au plus tard 20 mn avant le début du concert. Les billets non retirés dans ce délai seront remis en vente.

Billetterie à l’entrée du concert : Les billets sont mis en vente, dans la limite des places disponibles, 1 h avant le début des concerts.

Toutes les infos et **la Billetterie en ligne** sur le site **Culture 70** :
https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/catalogue-SAISON_CULTURE70.wb?REFID=As0OAAAAAAAuAA


CULTURE 70 PRÉSENTE
PIANO
AU
PRIEURÉ
VALLÉE DE L'OGNON — HAUTE-SAÔNE
MARAST
13-15 JUIN 2025